



ZOOM

Belgium Underground

CARTE MÉMOIRE DU CIRCUIT ALTERNATIF

Initiée par les têtes chercheuses de PointCulture, l'application *Belgium Underground* creuse dans les annales belgo-belges de la musique indépendante. De 1976 à nos jours, le « *do it yourself* » s'est branché sur un courant alternatif pour produire les mythes et légendes d'une scène ultra vivante. Cartographie moderne et stylisée, cette incroyable base de données offre un aperçu unique sur des paysages oubliés et un monde en pleine ébullition.

NICOLAS ALSTEEN

ZOOM

Récemment, Derf Backderf proposait, en quelques coups de crayons, une plongée ahurissante dans les coulisses de l'underground américain (*Punk Rock et Mobile Homes*). Punks mythiques, gloires anonymes, personnages cultes et lieux légendaires façonnent ici une fiction déjantée, mais bien ancrée dans la réalité. L'histoire est d'autant plus belle qu'elle réveille les fantômes du passé et d'incroyables vérités. Le travail entrepris par les concepteurs de l'application *Belgium Underground* a la même saveur. Entre dispositif archéologique, exploration contemporaine et épopee musicale, on navigue cette fois du côté belge de la force alternative. Les doigts en mouvement sur la tablette, on découvre plus de 3.000 références disséminées sur une cartographie imaginaire: la planète «do it yourself». Le voyage commence en 1976 et se poursuit jusqu'en 2016. Avec cette application, on propose un panorama de l'underground en Belgique, explique David Mennesier, un des deux concepteurs du projet chez PointCulture. On a essayé de recenser les différents acteurs - artistes, labels, producteurs, salles. On a choisi 1976 comme point de départ parce que c'est l'année qui marque l'émergence du punk. On a constaté que ce mouvement a eu une influence fondamentale sur la manière de partager et faire de la musique. À partir de là, des gens ont commencé à créer des structures pour diffuser eux-mêmes leurs productions. Avec *Belgium Underground*, on a cherché à établir des liens entre les pratiques de l'époque et ce qui se fait aujourd'hui. En octobre 2013, David Mennesier s'associe à son collègue Benoît Deuxant pour entamer les recherches. On a commencé modestement, souligne ce dernier. On a d'abord rassemblé quelques infos sur un poster, en ajoutant un post-ît à chaque fois qu'on dégoutait du nouveau. On a ensuite établi des connexions en traçant des flèches avec un feutre. On s'est vite aperçu de l'ampleur de la tâche... Dès le départ, on s'est tiré les cheveux pour déterminer tous les cas de figures qui pouvaient se présenter. Avant de développer l'application sur le terrain informatique, on a donc échafaudé un plan. L'idée, c'était de placer les musiciens à côté de leur groupe et les mettre en relation avec un label. On voulait cloisonner les choses, classer les infos en fonction des styles musicaux. Mais on s'est rendu compte que tout était lié par une seule et même histoire. Au fil des investigations, la matière s'accumule (textes, vidéos, photos). Les deux chevilles ouvrières de PointCulture imaginent alors des astuces techniques pour pouvoir nourrir l'application sans la faire impluser. Après plusieurs remaniements, le logiciel se structure finalement autour de six parcours (Punk, Wave,

Arty, New Beat, Guitares, Micro-labels) qui tissent des lignages virtuels entre musiciens, groupes, labels et autres lieux mythiques.

P'TIT BELGE & PLAN K7

Belgium Underground n'a pas pour vocation d'être une encyclopédie, insiste Benoît Deuxant. On a tenté d'apporter une vue d'ensemble. Mais toucher à l'exhaustivité, c'est impossible. Chaque fois qu'on rencontrait un personnage central de la scène underground, il nous fournissait des centaines d'infos supplémentaires. Partant de là, être complet, c'est intenable. Par ailleurs, on a beaucoup farfouillé dans les archives audiovisuelles de la SONUMA (SOCIÉTÉ de NUMÉRISATION et de commercialisation des Archives audiovisuelles - Ndlr). Là, on s'est rendu compte qu'il existait aussi un décalage entre la présentation médiatique de l'underground et sa réalité. Pour recentrer le propos, on a balisé notre démarche. On s'est focalisé sur le titre de l'app, sur les mots «Belgium» et «Underground». Déjà, ça permet de circonscrire le sujet au niveau belge. Ce qui n'est déjà pas si simple... En Belgique, on a une façon de se dénigrer, de se déconsidérer. On parle souvent du complexe du «P'tit Belge». On a souvent dû y faire face. Généralement, l'artiste belge n'a pas d'attente. Il se sent inférieur à ses confrères français, anglais ou américains. Du coup, il fait son truc dans son coin... Et ça amène des productions absolument fascinantes! Sans y croire vraiment, le musicien belge s'est construit une identité. Ensuite, que signifie le mot «underground»? C'est la question piège. Personne n'arrive à définir correctement ce terme. On comprend généralement qu'il s'agit d'une démarche qui s'écarte de la culture mainstream. On a une perception intuitive de ce que ça signifie. Et c'est intéressant parce que ça nous a donné l'opportunité de développer l'app en mettant tous les musiciens sur un pied d'égalité. Que ce soit dEUS, Acid Kirk, Girls in Hawaii, Yannick Franck ou La Jungle. L'application offre également la possibilité d'écouter la musique des artistes présentés. Vu les antécédents de PointCulture (ex-Médiathèque), on peut imaginer que cet aspect du logiciel a posé moins de soucis aux deux instigateurs des opérations. Plus de la moitié de ce qu'on peut entendre sur l'app n'est pas dans nos collections, souligne David Mennesier. On a chiné sur internet et découvert un nombre considérable de labels qui produisaient exclusivement des cassettes audio. Des objets qui n'étaient diffusés que par envois postaux.

Reste encore à trouver un public concerné par l'application et ses ramifications. Des utilisateurs qui devront, au préalable, déboursier 0,99 euros pour télécharger la ver-

sion payante du programme. *Belgium Underground* débarque, en effet, sur un marché musical où les algorithmes sont légion (Last.fm, Disco/graph, etc.). *Récupérer des algorithmes, ça reste de l'ordre de la probabilité. C'est intéressant. Mais en termes de vérité historique, on est loin du compte. C'est illusoire de croire qu'avec une machine et des algorithmes, on peut aboutir à un résultat convaincant. Belgium Underground, ce n'est pas aléatoire. Toutes les sources qui nourrissent l'application ont été recoupées et vérifiées. C'est du véritable contenu: une base de données à la portée de tout un chacun. Il faut juste être un peu curieux.* La curiosité qui, pour le coup, est tout sauf un vilain défaut.



BELGIUM UNDERGROUND EN CINQ LIEUX CULTES

1. Le Vieux Saint-Job, Uccle

Le quartier général de tous les punks bruxellois: un bar bruyant, une arrière-salle bien crade et des concerts de légende. Un exemple? Le 16 janvier 1978, Talking Heads et XTC se partagent l'affiche.

2. Democracy, Gand

Apparue à l'initiative de quelques maisons de jeunes, la salle ouvre ses portes en 1987 et accueille le gratin de la scène alternative: Fugazi, Nirvana, Faith No More, Swans, Mudhoney, sans oublier les premières prestations de dEUS ou Evil Superstars.

3. Auditoire Paul-Émile Janson - ULB, Ixelles

En phase avec son époque, le campus de l'université bruxelloise invite les punks au Solbosh. Le 5 juin 1977, l'Auditoire Paul-Émile Janson réceptionne la première tournée européenne de Blondie. L'ouverture du concert est assurée par Television. Rien que ça.

4. Cave 22, Liège

En mode collé-serré, le public découvre alors la crème du punk belge. Fixator, Acétylène ou les Streets sont passés par ici.

5. Plan K, Molenbeek

Sur la carte des clubs mythiques, on touche ici au Graal. Le Plan K reste ce lieu fabuleux où tout le monde est passé - ou prétend être passé. Pour l'histoire, c'est là que Joy Division joue son premier concert en dehors de l'Angleterre, le 16 octobre 1979.